

ALEXIS  
- LE -  
TROTTEUR

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bouchard, Marjolaine, 1958-

Alexis le Trotteur, ou, Les trois mourures du cheval du Nord

ISBN 978-2-89585-088-5

1. Alexis, le Trotteur, 1860-1924 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

II. Titre: Trois mourures du cheval du Nord.

PS8553.O774A83 2011 C843'.54 C2011-941101-6

PS9553.O774A83 2011

© 2011 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS  
[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE  
[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM  
[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2011  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de France

MARJOLAINE BOUCHARD

ALEXIS  
– LE –  
TROTTEUR

OU LES TROIS MOURURES DU CHEVAL DU NORD



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À Patrick,  
le poète errant à qui je me suis attachée.*



## PROLOGUE

Plusieurs personnes ont raconté les exploits surhumains du fameux Alexis Lapointe dit le Trotteur. Aux yeux de ses concitoyens, ce n'était plus un homme, mais un homme-cheval. Il jouait la bête dans des démonstrations loufoques : bien sûr, il hennissait, mais il piaffait aussi, secouait ses babines, sortait la langue, humait l'air comme un étalon, cabriolait, se fouettait les cuisses et les mollets avec sa petite branche. Édouard Perron, un homme à chevaux, racontait à qui voulait l'entendre les nombreuses courses qu'il avait menées contre Alexis. Il jurait sur la tête de sa mère que ce surhomme avait battu les meilleurs chevaux comme Joe Galliger, Jim Leader, Lady Nock et Dan, le cheval du marchand Labrie. Il était ferme : Alexis courait le mille en deux minutes quarante secondes.

En 1903, l'abbé J.-Calixte Tremblay, vicaire d'Hébertville, écrivit un jour à M<sup>gr</sup> Victor Tremblay qu'Alexis avait couru sur la glace, à Alma, contre Cheval-Caribou, une bête qu'il fallait tenir à cinq hommes. Alexis aurait franchi les cinq milles, sans préparation, en gros paletot d'hiver, juste pour l'amusement, et battu le cheval fou.

Alfred Gagnon, de Chicoutimi, a raconté l'avoir vu faire la compétition sur la piste de course de Jonquière contre les chevaux les plus fringants. Il les aurait tous dépassés et serait arrivé le premier.

Henri Tremblay, de Chicoutimi, relate qu'en 1903 il a vu Alexis aller sur la rivière Saguenay, près de la paroisse de Sainte-Anne. Sur la glace, il aurait couru avec plusieurs chevaux. Pas un seul ne l'aurait devancé. Alexis aurait viré le mille en trois minutes.

Joseph-Eugène Claveau l'a vu aussi, à Chicoutimi, alors qu'il prenait part à une course sur la glace, devant la cathédrale. Claveau jure qu'il n'y avait pas un cheval pour battre ce phénomène.

Combien d'autres témoins ont raconté eux aussi qu'Alexis Lapointe courait le mille en moins de trois minutes? L'exploit nous paraît impossible si on le compare aux temps historiques enregistrés: en 1896, le mille se courait en quatre minutes, douze secondes et trois quarts. Dans les années 1980, on mettait trois minutes, quarante-neuf secondes et quatre dixièmes. Comment un type vêtu de lourds vêtements, sans autre entraîneur que sa folie, sans chaussures adéquates et sur des pistes hasardeuses aurait-il pu atteindre ces records au début des années 1900?

Chez les chevaux, en 1806, Yankee courait le mille en deux minutes cinquante secondes, alors qu'en 1900 The Abbot le fait en deux minutes, trois secondes et un quart. Un gain de près d'une minute en un siècle. Et Alexis Lapointe aurait battu des chevaux de cet acabit?

Vérité? Mensonge? Peu importe qui a dit vrai ou faux... Voilà qu'une belle légende est née. Toute menue au départ, elle s'est amplifiée par le bouche à oreille avec les années.

Quels rêves fougueux motivaient cet homme surréel, cette étrange conjugaison de l'animal et de l'humain? D'où venait ce grand enfant, ce musicien errant? Avait-il signé un pacte avec le diable?

Sans attache, cheveux au vent, instable, Alexis Lapointe incarnait un bohème en marge des contraintes sociales. Il disait ne pas avoir de *mourure*<sup>1</sup>.

Sa vie trépidante et son attitude bizarre ont laissé aux générations des perceptions nuancées oscillant entre l'amuseur public, le coureur légendaire et la figure athlétique. Voici l'histoire de cet homme de peu qui, de son vivant, fut avalé par le mythe.

---

<sup>1</sup> Pour les québécoisismes et les expressions vernaculaires, consulter le glossaire à la fin de l'ouvrage.



PREMIÈRE PARTIE  
LE GALOP



## Premier tour de piste

La grande sécheresse cuisait ferme. Encore une journée chaude comme l'âtre du four à pain.

Adelphine mit le pied dehors pour regarder le ciel. Bleu, toujours bleu. Aucun nuage à l'horizon et toujours ce noroît qui soufflait sec. Dix jours bleus. La grosse femme regarda la prairie jusqu'à l'horizon, héritage de son père, Alexis Tremblay « Picoté ». Adelphine était fière de son père qui avait su s'imposer dans l'élite marchande de La Malbaie et avait participé à la création d'un empire commercial à titre d'agent de la William Price and Sons Co. Il avait été à l'origine de la Société des Vingt-et-un qui avait colonisé la région du Domaine-du-Roy lorsque les terres de Charlevoix s'étaient avérées trop petites pour assurer l'installation des fils. Moins attiré par l'agriculture que par l'exploitation forestière, il avait obtenu, par concession de la compagnie de la Baie d'Hudson, un permis de coupe de bois. Les forêts de grands pins le long du Saguenay représentaient l'avenir. L'Angleterre achetait à bon prix les billots pour la construction navale. Tremblay « Picoté » avait été propriétaire de moulins à scie, du magasin général et de belles terres charlevoisiennes. La prospérité.

Sise à l'entrée sud de Chute Nairne, c'était l'une des plus belles fermes de La Malbaie : deux cent quarante arpents, cent quatre-vingt-dix en culture, quatre-vingt-treize en pâturage, cinquante en forêt et un arpent de jardin, un troupeau de bovins de trente têtes, trois chevaux, trente-six moutons, cinq porcs et quatre voitures d'agrément. Une valeur de 2 800 dollars. Mais cet été-là, d'une clôture de pieux à l'autre, les champs, hérissés de foin épars, ne donneraient pas grand-récolte. Le fond du ruisseau craquelé, les graines, dans le jardin, à peine levées... la terre cendreuse serait pingre.

Après avoir traversé le petit pont qui menait au jardin, Adeline se pencha, observa. Il n'y aurait pas de salade verte sur la table à la Saint-Jean, cette année. Et pourtant, Dieu qu'elle en avait envie ! Une bonne salade aux cailles, avec de la ciboulette et une tranche de pain frais beurrée. Pas autre chose. Depuis des mois, elle rêvait de mâcher des feuilles de laitue, trempées juste le temps qu'il faut dans le lait caillé... s'en emplir la bouche jusqu'à ce que la sauce lui dégouline sur le menton. Cette idée fixe lui creusait l'estomac, rongait ses pensées. Quelle étrange grossesse ! Quelle sorte de bébé pouvait-elle donc porter qui lui donnait des goûts pareils dès le réveil ? Rien à voir avec les sept précédents.

Elle s'éventa de son chapeau de paille, se rendit au puits où elle rangeait le lait, les conserves et autres aliments au frais. Même le puits était presque à sec. Elle rentra pour réveiller les filles. Elles arroseraient tout de même. Il y avait encore de l'espoir pour les pousses de salade puisqu'on voyait, à fleur de terre, les premiers embryons de feuilles. Tant pis pour le travail en plein dimanche. Après, elle irait à la messe de dix heures.

À contrecœur, Marie-Clémentine, Joséphine et Claudia, embarrassées de la petite Arthémise, remplirent les seaux à la pompe, les transportèrent, les vidèrent sur la terre poussiéreuse, recommencèrent. Même si elles arrosaient depuis une heure, s'éreintant à soulever les récipients sous le joug, on aurait juré que l'eau s'évaporait à mesure qu'elles la versaient sur la terre chaude. Adeline avait les chevilles enflées sous l'effet de la chaleur et de l'effort, les cheveux trempés sous le chapeau de paille. Les doigts boudinés, le ventre gonflé comme une panse de vache, elle se demandait comment elle tiendrait encore un long mois à attendre la maladie sous cette chaleur. Marie-Clémentine s'inquiétait.

— Maman, vous devriez aller vous reposer. J'aime pas votre teint. Vous êtes rouge comme un radis. Pis c'est dimanche. Là, je vais continuer avec Joséphine et Claudia. On va faire la chaîne. Craignez pas, je m'occupe aussi de la petite.

Dans la cuisine d'été, où la chaleur imprégnait déjà la moindre fibre de bois et de tissu, Adeline se rafraîchit le visage à l'eau. Dans la glacière, elle cassa un cube de glace qu'elle se passa sur la nuque, le cou, la poitrine. Grande aise ! Elle s'étendit quelques minutes et, lorsqu'elle respira mieux, elle enfila sa robe du dimanche et se coiffa de son chapeau chic. Même enceinte, la fille d'Alexis Tremblay « Picoté » gardait toute sa fierté. Elle appela Joséphine.

— Tu vas m'aider à atteler le Rouquin, juste le tenir par la bride pendant que j'attache le grément ! Je vais à messe.

— Mais vous partez bien de bonne heure, maman. Allez-vous à confesse avant ? Voulez-vous que j'aïlle avec vous ?

— Non, non. Après, va aider Marie à garder les enfants. Moi, je m'en vais seule à l'église.

— C'est pas prudent, me semble. Avez-vous averti papa ?

— Ton père aura pas le temps. Il s'occupe des chevaux, à l'écurie. Faut surtout pas le déranger.

Adeline n'avait qu'une idée. Bien sûr, elle irait à l'église, mais tout d'abord, elle passerait chez les Gilbert qui, à cette heure, seraient ou bien déjà dehors, ou bien en pleins préparatifs pour la messe. Elle savait que sa voisine Noëlla avait semé tôt sa laitue, ce printemps, en couche chaude, et qu'elle l'avait arrosée méticuleusement chaque jour. Les feuilles devaient maintenant être grandes comme la main, prêtes à être mangées. Elle lui en demanderait une botte, rien qu'une petite botte. Ce ne serait pas péché de gourmandise.

À la ferme des Gilbert, elle frappa à la porte. Silence. Elle fit le tour des bâtiments. Personne. Pas même l'homme engagé. Elle se dirigea vers le jardin et vit la couche chaude, fenêtre grande ouverte sur l'éclat du jour. La verdure en débordait, frisée, humide et croustillante. Elle arracha une feuille, la croqua. Juste une... Ça ne pouvait pas nuire à la communion. Puis, elle en cueillit un beau bouquet qu'elle enfouit dans son

cabas. N'était-elle pas en train de voler ses voisins ? Non, bien sûr que non. Elle empruntait. Elle leur rendrait leur dû plus tard, jusqu'à la dernière feuille, lorsque son jardin à elle produirait. Elle leur dirait, pour l'emprunt. Sur le moment, elle avait trop envie de cette salade. L'envie... Un des sept péchés capitaux. Peut-être, mais être enceinte de son huitième enfant, n'était-ce pas remplir son devoir conjugal ? Elle procréait selon la volonté de Dieu et elle avait besoin de salade. Le bébé en avait besoin. Voilà.

Elle remonta dans la voiture, la conscience pas très nette tout de même. Elle en glisserait peut-être un mot à la confesse. Mais qu'en penserait le curé ? Voler de la laitue... Mieux valait ne rien dire. Elle fit claquer les cordeaux sur le dos du Rouquin qui prit l'allure d'un trot agréable.

En chemin, dans le détour qui traversait le bosquet, quelque chose bougea dans le bois. Une forme blanche, un animal étrange. Poils ou plumes ? Adeline n'eut pas le temps d'en juger que la bête avait déjà disparu dans le feuillage. Un soubresaut, un hennissement ; le Rouquin, habituellement très calme, s'emballa. Adeline tira les cordeaux, mais au lieu de ralentir, le cheval accéléra. Elle tira encore et encore en criant des « Wo ! Là ! Wo ! » Il n'entendait rien et redoublait la cadence, le mors aux dents, les sabots martelant le gravier, la poussière volant en l'air. Adeline bondissait sur le banc, perdant l'équilibre à chaque foulée du cheval, tentant de rajuster sa position, mais la voiture tanguait sur le chemin cahoteux. Le chapeau du dimanche s'envola. Adeline se mit à crier, à hurler. Jamais le Rouquin n'avait couru si vite. Quelle peur le poussait ainsi ?

Sur le bord de la route, deux enfants endimanchés s'en allaient à l'église.

— Tassez-vous ! hurla Adeline.

Ils eurent à peine le temps de faire un pas en arrière et de la regarder passer, les yeux écarquillés, la main sur la bouche pour ne pas être étouffés par la poussière. Plus loin, Adeline

aperçut M. Simard, le boucher. Elle lui cria d'arrêter le cheval. Simard se mit en travers du chemin, agita les bras comme un tribun, dans de grands gestes que le cheval ne comprit pas. Et l'attelage fila, renversant le boucher ahuri.

Encore plus loin, elle vit Philippe-Eugène.

— Ma tante, tirez les cordeaux sans lâcher !

Adelphine tirait, tirait tant qu'elle pouvait depuis une éternité. Et le cheval de continuer à tombeau ouvert. La roue droite frappa une roche et le cabas pirouetta dans les airs, les feuilles de laitue s'éparpillèrent au vent.

Au même moment, elle dépassa la voiture des voisins Gilbert. Par miracle, elle évita la collision. Elle vit les visages surpris de Noëlla, de Charles et de leurs enfants lançant des insultes, puis leurs mimiques devinrent inquiètes dès qu'ils reconnurent Adelphine :

— Arrête-toi, Delphine ! Ton cheval est fou. Il va t'emmener au Père étern...

Elle n'entendit pas le reste de la phrase, déjà derrière elle.

Le vieil Adélard allait lui aussi par là, vers l'église, marchant lentement, canne en main, prenant le temps de s'arrêter pour écouter les hirondelles, observer leur vol léger ; après quoi il reprit son chemin, tout aussi lentement. Par terre, il remarqua une chenille vert pomme, grosse comme le petit doigt, qui peinait pour traverser la route. Elle avait entrepris son périple après être tombée d'une feuille sèche rongée jusqu'au pétiole. Elle avait tenté de s'y retenir par un fil de soie que le vent avait rompu. Elle chuta juste devant Adélard, une chute qui ne l'abîma pas. Elle se roula en spirale puis, lentement, étira une à une ses fausses pattes, sa tête, ses antennes et ondula à travers les gravillons et le crottin de cheval. Attendri, Adélard retirait les obstacles pour lui faciliter la traversée, s'amusant des contorsions de chaque section du petit corps. Il s'inquiétait de la lenteur de la chenille sur le pavé, se demandant si elle parviendrait

de l'autre côté de la route avant la dessiccation ou l'aplatissement. La chenille avait-elle pu boire en ce matin sans rosée ? Comme il se penchait pour la ramasser, il perçut le bruit du galop qui venait par-derrière lui. Il se détourna et vit surgir la charrette affolée, conduite par une grosse femme au visage bourgogne qu'il reconnut tout de suite :

— Le frein ! Enfonce le frein ! cria-t-il à Adelphine.

Elle se souvint, la pédale noire, ce bout de fer forgé qui traversait le fond de la voiture... Dans son affolement, elle avait oublié. Elle trouva encore la force de donner dessus un bon coup avec le pied. Adélard eut le temps d'attraper la chenille avant que l'une des roues passe dessus. Puis le chariot s'arrêta brusquement, si net qu'Adelphine perdit l'équilibre, tomba et roula dans le fossé.

La robe déchirée, les cheveux en bataille, des bleus et des éraflures sur les jambes, sur les bras et mal, si mal... Mal au ventre qu'elle tenait à deux mains. Elle sortit des broussailles, remonta au bord de la route en pleurant.

— J'ai été punie ! J'ai volé.

— Ouais ! T'as volé, volé bas comme un *mange-poule* ! Pauvre Adelphine ! Là, laisse-moi t'aider.

C'était Charles Gilbert qui, arrivé à sa hauteur, lui prit précautionneusement le bras, l'aida à marcher.

— T'es ben mal grée ! T'aurais pu te tuer ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Le diable est-y à tes trousses ?

— Là-bas, dans le bois, quelque chose a effrayé le Rouquin. Une bête, une grosse bête. Sais pas ce que c'est. Faut aller voir.

La pauvre avait sans doute pris un coup de chaleur ou bien elle était en état de choc. Charles la calma un peu, la fit monter dans sa voiture et demanda aux autres de continuer à pied vers l'église tout près. Il ramènerait Adelphine chez elle. Il attacha



à sa voiture le Rouquin qui, pelage écumant, trottina à l'arrière avec son grément.

Quand ils empruntèrent le détour qui longe le boisé, Adeline surveilla, scruta à travers les branches, cherchant les traces de la mystérieuse bête. Un coup de vent agita les feuilles, le Rouquin s'ébroua, se cabra. Charles fit accélérer son cheval.

Sur le siège, pliée en deux, Adeline se mit à gémir en se balançant. Visiblement, ça n'allait pas et Charles blêmit. Et si elle perdait son bébé, là, dans la voiture ?

— Voyons, as-tu vu la Mort ? Tiens bon, Delphine ! On arrive dans pas grand temps. Je peux pas aller plus vite. Tu vas être mieux chez vous. Pleure pas comme ça.

Dès son arrivée chez les Lapointe, Charles cria aux filles affairées au jardin. Vite, elles amenèrent leur mère au lit. Compresses, glaçons, infusions... rien ne pouvait calmer Adeline qui répétait des propos décousus :

— J'aurais pas dû, mais j'allais leur dire. Pour des salades... J'ai été punie... Y avait une bête dans le bois. Le cheval a eu peur. Mon bébé... Le cheval... Arrêtez le cheval... J'ai peur. Je vais mourir.

Marie-Clémentine cacha son énervement. Elle demanda à Joséphine d'aller chercher leur père à l'étable et à Claudia d'aller jouer dans le sable avec Arthémise et Jean.

Joséphine ne prit pas le temps d'enfiler ses souliers, courut, courut en pieds de bas jusqu'à l'étable où François Lapointe s'affairait autour de la jument.

Après onze mois de gestation, elle allait enfin mettre bas. François Lapointe attendait l'événement avec fièvre et avait préparé un enclos couvert d'une bonne couche de paille, pour isoler la Blanche. Chaque fois qu'il entra dans l'écurie, c'était en marchant sur des œufs. Toute la semaine, il avait surveillé les signes avant-coureurs pour ne pas rater le grand jour. La veille

au soir, il avait senti l'anxiété de sa jument; elle s'agitait, tournait sans cesse la tête à gauche, à droite, pour se regarder les flancs. On l'aurait dit aux prises avec d'agaçantes démanaisons et elle se mordillait souvent le pelage. Ou bien elle se couchait pour se relever aussitôt, grattait la paille, transpirait plus qu'à l'accoutumée. Parfois encore, elle retroussait la lèvre supérieure en étirant le cou et en relevant haut la tête pour humer l'air profondément. À tous ces signes, il savait qu'était enfin arrivé le moment. En avant-midi, les eaux avaient été chassées et, quelques minutes plus tard, il avait aperçu une membrane brillante dans le col de l'utérus : l'enveloppe foétale. Dans moins de cinq minutes, il verrait apparaître un premier sabot et, quinze minutes plus tard tout au plus, il aurait son nouveau poulain. Sa fierté, sa bête à lui. Au cours de l'été, il le verrait évoluer dans le champ près de la Blanche, gambader, se rouler dans l'herbe, s'étonner devant un chat ou un papillon.

Le sourire aux lèvres, il s'assit sur le banc de bois servant à la traite des vaches, puis attendit en observant le postérieur de la jument. Il pensa aux fesses de sa femme. Il préférait imaginer ses fesses, car, vu de face, le gros ventre d'Adelphine ne présentait rien de désirable. Il y avait longtemps...

La jument se fatiguait. Il apercevait bien, depuis une dizaine de minutes, la pointe du sabot, mais, d'une contraction à l'autre, la progression n'évoluait pas. Le poulain était-il trop gros? Se présentait-il mal? Il passa son bras dans le col. La tête du fœtus était repliée, ce qui augmentait de beaucoup sa difficulté à sortir. Au prix de grands efforts, il parvint à ramener la tête en bonne position, mais il eut peur de blesser la jument. Toutes ces interventions augmentaient le temps de poulinement et mettaient en danger la vie du petit engagé depuis déjà longtemps. Couchée sur le côté, la pauvre Blanche soufflait, transpirait; son encolure, son poitrail et ses flancs étaient enduits d'écume. Par une vive contraction, elle parvint à expulser les sabots, jusqu'au museau du poulain qui se bloqua là.

— Papa, papa! Venez vite à la maison!

— Pas le temps. Tu vois bien que je peux pas. Le poulain s'en vient. Va plutôt me chercher la corde, dans la grange.

— Mais papa, maman a besoin de vous.

— J'irai tantôt ! La corde, ça presse !

Joséphine ne savait plus à qui obéir. Mais à neuf ans, on est en mesure d'évaluer les représailles d'une désobéissance. Celles de son père frappaient beaucoup plus fort que celles de Marie-Clémentine. Réflexion faite, Joséphine courut chercher la corde. Comme celle-ci était accrochée trop haut dans la grange, l'enfant dut déplacer des bottes de foin pour grimper dessus, ce qui la retarda.

Pendant ce temps, l'aînée restait auprès de sa mère, lui tenant la main et lui parlant doucement. Le temps passait, s'étirait. Mais que faisaient Joséphine et leur père ? Pourquoi ne revenaient-ils pas ? Adeline serra fort la main de sa fille.

— Faut pas qu'il meure, soupira-t-elle, sinon, je suis bonne pour l'enfer. C'est ma faute ! Dieu me punit. C'est moi qui devrais trépasser. Si c'est moi qui meurs, ma belle Marie, tu devras t'occuper des autres.

Marie-Clémentine se mit à pleurer.

— Mourez pas, maman, mourez pas !

— Tu vas être capable, ma grande.

Marie-Clémentine, âgée d'à peine onze ans, regardait sa mère, devenue si grosse, si lente... Un gros nuage qui enflait avant l'orage. Comment la peau avait-elle pu s'étirer autant ? Allait-elle éclater ? La fillette ne comprenait ni la faute, ni la culpabilité, ni l'accident, et encore moins la mort qui guettait sa mère.

— Vous qui êtes si bonne, qu'est-ce que vous avez fait, maman, pour mériter ça ?